

5 MARS 1965

hoja

M. Bernard Lesfargues

Cher ami: J'ai reçu toutes vos lettres et le télégramme (celui-ci ce matin). Je vous suis très reconnaissant, à vous, à M. Vial, et à tous les bons amis de Lyon, de l'intérêt que vous m'avez témoigné en occasion de ce procès. Le voilà enfin liquidé par un acquittement. Cette embêtante histoire a duré cinq ans! C'est vrai qu'on s'en est assez foutu -même en s'en allant promener à l'étranger... Avantages de ce que l'Espagne soit un panier à crabes incorrigible.

Je vous suis très particulièrement reconnaissant à vous de ce que vous ayez veillé pour l'intégrité catalane de mon nom et prénom. Nous avons vu, effectivement, nos quatre noms (les inculpés, nous étions quatre: un marquis, un prêtre, un dirigeant/d'Action Catholique et moi) assez défigurés aussi bien laïque

par le Monde que par la Stampa de Milan; seul le Times de Londres les reproduisait impéccablement. Car, pour étrange que cela vous paraisse, à Madrid, aux quiosques, ces quotidiens étrangers se vendaient librement tous les jours où nous y sommes restés, de façon que nous pouvions suivre les incidences de notre procès à travers d'eux (la presse indigène, naturellement, n'en souffrait mot).

Il nous a fallu rester à Madrid toute une semaine. Trains, hotels et temps perdu: c'est comme si on nous avait châtié avec une très lourde amende.

Enfin nous voilà tranquilles jusqu'au prochain épisode.

Cette interminable semaine que j'ai dû passer à Madrid, j'ai fait de longues randonnées par le Madrid historique — qui est très beau. Et j'ai beau coup songé à Jean Lacroix (à qui je veux écrire longuement à propos de L'ECHEC, un petit livre bouleversant: si je ne lui ai écrit encore, c'est précisément à cause du trop de choses que je voudrais lui dire; il y avait bien longtemps qu'un livre ne me faisait autant d'impression que le sien). Or, ce n'était pas à cause de L'ECHEC que le Madrid des Bourbons me faisait songer à lui; mais à cause de cette très curieuse haine (qui n'est que de l'amour retourné) qu'il ressent pour Lyon, sa ville. Voilà que ces jours, trop rapides hélas, que j'ai vécu à Lyon, je m'y sentais totalement "chez moi" — tandis qu'à Madrid, toutes les fois que j'y suis allé (j'y ai vécu même un temps), je me suis senti éperdument étranger. Et ce sentiment est assez courant entre catalans: nous nous sentons "chez nous" à Paris (ce qui nous assomme de Paris, c'est la même chose qui assomme les parisiens eux-mêmes: l'énormité écrasante de la ville), à Lyon, à Toulouse, à Sète, à Bordeaux: je ne vous nomme que les villes où j'ai été, de grandeurs très variées. En échange, Madrid reste pour nous étranger, imperméable. Ce n'est pas l'aspect de la ville (Madrid, celui du XVIII^e siècle, est très beau), mais le courant de la vie qui en doit être la cause. Ce "courant de la vie" qui a fait de Barcelone aussi bien que de Lyon une ville bourgeoise (non dans le sens où bourgeois s'oppose à proléttaire, mais au contraire, dans le sens où s'oppose à aristocrate, bureaucratique, militaire, enregimenté; dans le sens où bourgeois veut dire citoyen libre). Cet "air" bourgeois (les ouvriers sont aussi des "bourgeois", dans ce sens), se respire à pleins poumons à Barcelone aussi bien qu'à Paris, à Valence (la nôtre) aussi bien qu'à Lyon, à Palma de Majorque aussi bien qu'à Toulouse ou Bordeaux. Le côté

méditerranéen, catalan, de notre Péninsule est bourgeois (toujours dans le sens indiqué, qui ne s'oppose pas, mais au contraire implique les ouvriers au moins les spécialisés). Ce ne sont que des nuances assez superficielles qui nous distinguent de la France (surtout celle du midi) ou de l'Italie du nord. Cet air que j'appelle "bourgeois" ne se trouve pas à Madrid; les yeux y voient de très beaux édifices bourbonniens, de la plus noble pierre et du plus rigoureux "bon goût" (jamais il n'y a eu/monde autant de bon goût qu'au siècle d'or des Bourbons, le XVIII^e) ; au

ces très nobles et vastes édifices que Jean Lacroix trouve à manquer à Lyon. Les yeux voient cela, mais le coeur préfère Barcelone - si laide la pauvre! - et Lyon; et c'est le coeur qui a raison car les édifices sont en fin de compte des choses inertes, mais les gens sont la vie et l'âme. Je me rends compte que je n'ai pas su exprimer ce que veux dire; ce sont des impressions aussi vivantes que difficiles à traduire en mots.

Paris pourrait être notre "capitale" (elle l'est déjà, culturellement), Lyon pourrait l'être aussi (elle pourrait être la capitale fédérale, la Washington européenne); Madrid reste irrémédiablement une ville étrangère où rien nous attire si ce n'est un "orden o mando" de quelque tribunal d'ordre public ou le besoin de "tramitar" l'autorisation d'un livre aux bureaux de la censure. Madrid est très loin de Barcelone; très loin physiquement, mais surtout psychologiquement. Le train, aussitôt qu'il sort des dernières limites de l'Aragon catalan, ne traverse que des vastes, interminables déserts. En échange, entre Barcelone et Lyon c'est toujours la vie, des villes et villages qui se touchent presque l'un l'autre: nous sommes au fond la même tâche humaine, sans solution de continuité, tandis qu'entre nous et Madrid s'interpose l'immensité des steppes vides — où l'on s'étonne de ne voir pas se profiler sur l'horizon des dromadaires avec des mongols ou des toungouses...

C'est grand dommage que les français du Nord, et même de Lyon comme Jean Lacroix, ressentent tant de difficulté à admettre que le mot "espagnol" puisse n'être qu'une désignation géographique aussi vague qu'un "européen".

(ou presque)

Pourtant, c'est l'évidence. On nous a mis, nous autres Catalans et Basques, dans le même sac que les Andalous ou les Hurlains, comme on nous urrait pu mettre dans le même sac que les Mongols ou les Toungouses. Peut-être ce sont des choses qu'il faut avoir vécues pour les bien comprendre.

A notre retour de Madrid, il neigeait sur l'immensité des steppes de Castille et d'Aragon. Couvertes de givres et neiges et glaces, elles paraissaient plus vides, plus énormes, plus mortes que jamais... On n'y voit âme qui vive pendant des kilomètres et kilomètres; seulement, de temps en temps, au cœur du désert, quelque vieux château en ruines — épouvantablement beau!

Il faut que Bruno et vous tous reveniez à Siurana. Il faut revivre les beaux jours passés! Il faut seulement trouver une explication pour Genaro: il est un très brave homme, et d'une grande intelligence naturelle, mais très profondément "de droite" (pour le dire d'une façon ou autre). Je n'ai jamais osé lui souffler mot de votre divorce; comment nous y mettre? Si vous avez quelque idée là-dessus, aidez-moi.

4 mars

Je reprends cette longue lettre au bout de deux jours. Toutes les facultés sont fermées, tous les étudiants en grève, une partie des professeurs se sont solidarisés avec eux et avec les quatre professeurs de Madrid qu'on a expulsés de la chaire. Mais le grand public n'en sait rien et même s'il en arrive à savoir quelque chose il reste d'une totale indifférence. Je songe à ces anarchistes espagnols de Lyon qui croient encore que c'est le prolétariat (et le prolétariat anarchiste!) qui lutte contre la tyrannie. Le prolétariat est un mythe. Mais ne parlons pas de choses tristes.

J'espère aussi que ces braves anarchistes espagnols de Lyon n'auront pas embêté Triadú; et en tout cas, qu'ils n'auront réussi qu'à réjouir les français avec leurs idées démentielles. Plaignez-nous: nous en avons plus que jamais de ces gens primaires à Barcelone! Ils sont maintenant de la Falange (à travers les syndicats) et ils seront demain ée n'importe quoi: communistes, nazis, ou de nouveau anarchistes, pourvu que ce soit quelque chose de bien bête et gréginaire. Pourvu qu'il s'agisse de massacrer les méchants, que ce soit les/ prêtres ou les rouges ou les juifs ou les bourgeois... ou les catalans.

C'est bien mélancolique tout ce que je vous écris aujourd'hui. C'est cette compacte indifférence des masses qui me rend mélancolique hélas. Et je songe à votre "Cercle pour la liberté de la culture", au nom et à l'esprit si beau. Il n'y a que la liberté qui vaille, mais pas une liberté quelconque (par exemple la liberté de vendre de la cocaine), mais exactement celle que vous exprimez avec la précision "de la culture". En entendant par culture ce qui est humain en opposition à ce qui est bestial. J'aimerais qu'il y eût de cercles comme le vôtre partout, face à toutes les tyonomies qui bestialisent.

Je viens de lire un roman très intéressant dont je vous conseille aussi la lecture, à vous et à tous les membres du "Cercle pour la liberté de la culture". Le titre en est très mal choisi: "1984". L'auteur est un anarchiste anglais, George Orwell, mais quel anarchiste! Merveilleusement intelligent; et puisque en même temps formidablement intelligent et subtilement anarchiste, très conservateur. Je ne l'avais jamais lu jusqu'à ces jours parce que j'avais de la prévention contre Orwell à cause d'un livre qui est un chant en l'honneur de la Catalogne (il s'intitule "Free Catalonia" ou quelque chose comme ça), mais de la Catalogne en tant que "paradis anarchiste" - la Catalogne de l'été de 1936! Aussi parce que son titre "1984", si mal choisi, ne m'évoquait grand'chose. J'ai eu la plus vive surprise: il faut le lire, il faudrait surtout que le lise Jean Marie Auzias et tous les jeunes qui ont été plus ou moins attirés par la sirène communiste. C'est le fond même du communisme qu'il met à nu: la tyrannie pure, le pouvoir pour le pouvoir, "la torture pour la torture". Lisez-le et après m'en parlez. Orwell l'a écrit en 1950 et l'on voit à bien qu'il avait beaucoup médité depuis 1936, depuis son chant enthousiaste en l'honneur de notre pauvre Catalogne "folla i malalta" (Màrius Torres) de 1936. Sans son malheureux titre, et sans sa chronologie qui maintenant fait sourire (écrit en 1950, il faisait passer son roman à Londres en 1984, tout en faisant des références à des choses de 1965 par exemple qui ne sont pas arrivées naturellement), j'aimerais à le traduire en catalan pour notre "Club". Ce roman a été publié en français (une très bonne traduction) dans les "Livres de poche".

Ce roman m'a fait beaucoup souvenir de vous et du "Cercle pour la liberté de la culture" et j'ai songé plus que jamais aux vieux libéraux, à ceux du XIX siècle, dont nous étions jeunes nous nous moquions, avec quelle inconscience! Ces vieux libéraux avec leur obsession de la liberté, avec leur "liberté, liberté chérie", avait toute la raison. Sans liberté, l'homme n'est plus qu'une bête - la plus repoussante de toutes.

Dommage qu'on n'apprenne ça que par expérience!

Votre ami journaliste sera le bien venu; seulement il faut qu'il nous avertisse avec anticipation de son arrivée. Qu'il ne se présente pas à Ariel ou chez nous sans nous avoir averti, car il s'exposeroit à ne pas nous trouver. Les téléphones sont:

Ariel - 2 500 100
Chez nous - 2 471 842

Nos meilleurs souvenirs à Monsieur et Madame Vial, tellement gentils les deux, à Jean Marie Auziàs, à Jean Lacroix (à qui j'écrirai une longue lettre sur L'ECHEC), à tous les bons amis qui se sont réunis dans ce dîner dans la caverne que nous n'oublierons jamais, et pour Dany et pour vous toute notre amitié

Jean Soler